

—Oui, et voilà pourquoi il ne faut pas qu'elle remette les pieds dans cette maison. Une circonstance impossible à prévoir, et par conséquent impossible à éviter, pour lui faire soulever le voile qui cache le passé... Elle parlerait alors et vous seriez perdue sans ressources.

—Vous avez raison !... cent fois raison !... mais puis-elle est l'émissaire du comte Yvan et d'Albert de Gibray, ils savent qui elle est ?

—Ils ne savent rien... — interrompit Maurice. — Le hasard seul les a réunis dans une pensée commune... — Personnellement, Simone ne serait point à craindre, car elle ignore le nom de sa mère, mais des questions peuvent lui être adressées, et d'après ses réponses Paul de Gibray, passé maître en son métier de juge d'instruction, pourrait percer à jour le mystère de sa naissance...

Mme Bressolles était atterrée.

—Ah ! — murmura-t-elle d'une voix à peine distincte, — c'est la fatalité qui l'a mise aux mains de nos ennemis et l'a conduite si près de nous ! — Et quand je pense que Marie s'est faite sa protectrice... son amie ! !

—Quoi de plus naturel ? — répliqua Maurice avec un ricanement sinistre. — C'est sa sœur... — La voix du sang parle...

—Mais comment l'empêcher de revenir ? — Comment lui fermer cette maison ?...

—Je ne sais rien, et d'ailleurs je ne suis point le maître chez votre mari... — C'est à vous de trouver et d'agir ? — Souvenez-vous seulement que tout peut crouler si vous n'éloignez point Simone !... Que Simone revienne ici, et mon mariage ne se fera pas, et alors ce sera moi qui devrai quitter cet hôtel pour n'y rentrer jamais.

—Mais, encore une fois, comment faire ?...

—Cherchez...

—Si je donnais l'ordre au concierge de lui refuser l'entrée ?

—Mauvais moyen !... — M. Bressolles et votre fille, étonnés de ne pas revoir Simone, s'informeront... — Ils seraient mis au fait de la consigne donnée par vous, et je vous mettrais au défi de la justifier à leurs yeux.

—Si je m'adressais à Mme Dubief ?

—Que lui diriez-vous ? — Il ne dépend pas d'elle, d'ailleurs, d'empêcher Simone de revenir...

Valentine frappa du pied avec rage et s'écria :

—Si tous les moyens que je propose sont impraticables, que faire ? — Le problème à résoudre vous intéresse aussi, ce me semble... — Moi, je ne trouve rien. Cherchez à votre tour !...

—Silence ! fit vivement Maurice.

—Qu'y a-t-il de doux ?

—On marche dans le salon voisin. On vient ici sans doute...

Maurice ne se trompait pas.

Il avait bien, en effet, entendu marcher.

C'était Marie qui les cherchait.

—Ma mère, dit-elle, je suis prête. M. Maurice, on nous attend.

Nos trois personnages rejoignirent au salon Ludovic Bressolles et Mme Rosier, et un instant après quittèrent l'hôtel pour se rendre au chemin de fer de la rue Saint-Lazare.

Ils allaient, nous le savons, à Maisons-Laffite, où ils devaient dîner chez le parrain de Marie et le prier d'assister à la prochaine signature du contrat de mariage de sa filleule.

Maurice, malgré son grand empire sur lui-même, était moins gai que de coutume.

Il songeait à Simone, arrivant comme un obstacle imprévu au milieu des combinaisons les plus savantes, et compromettant la réussite des plans les mieux ourdis...

Il se disait avec amertume que si l'abbé Méryss avait mis moins de lenteur dans ses travaux chimiques, la jeune fille en ce moment ne serait plus à craindre.

Il se demandait comment faire pour la maintenir quelques jours encore au pensionnat de Mme Dubief, et surtout pour empêcher son installation à l'hôtel Bressolles.

Naturellement ces questions, auxquelles il ne pouvait répondre, lui causaient une préoccupation très grande et le poussaient à la mélancolie.

## XLV

Simone, en quittant la rue de Verneuil, avait repris le chemin de la rue Vavin.

Le distributeur d'imprimés que nous avons vu se placer en face de l'hôtel était toujours là glissant ses prospectus dans la main des passants.

En voyant sortir la jeune fille, il replaça son paquet dans sa sacoche, et pour la troisième fois il reprit sa chasse.

Quand Simone entra chez Gabriel Servet, il s'installa de l'autre côté de la rue et de nouveau exhiba ses petits papiers.

Au bout d'une demi-heure arriva le comte Yvan.

Il venait chercher la réponse que la jeune lingère avait promis d'apporter.

—M. le comte a voulu jouer au fin avec nous !... pensa l'homme barbu. Il a voulu nous faire croire qu'il quittait Paris. Ça n'empêche pas qu'avant ce soir nous saurons où il perche.

Simone venait de raconter à Gabriel Servet ce qu'elle avait appris rue de Verneuil.

Elle recommença son récit pour le Russe et lui expliqua comment elle s'était prise pour faire tenir sa lettre à Marie.

—Vous avez agi avec beaucoup de présence d'esprit et d'habileté, chère enfant... dit le comte. De cette façon Marie Bressolles sera prévenue... elle connaîtra ce qu'on lui cache sans doute... c'est le principal. Quand la signature du contrat doit-elle avoir lieu ?...

—Jeudi prochain... dans la soirée.

—Vous avez bien lu sur le visage de votre chère protectrice la douleur que lui cause ce mariage ?

—Oui, monsieur. J'ai la conviction absolue qu'elle se sacrifie.

—L'assurance du salut d'Albert lui donnera la force pour la lutte.

—Je crois comme vous, monsieur, que le courage lui reviendra...

—Que comptez-vous faire au sujet de la demande qui vous a été adressée d'entrer comme femme de confiance à l'hôtel Bressolles ?...

—J'attendrai que ce que vous allez tenter ait réussi... — Je crois que ma présence à l'hôtel en ce moment serait plutôt nuisible qu'utile, en cela qu'elle pousserait peut-être Mlle Marie à faire quelque imprudence... — Je m'abstiendrai même d'aller la voir ces jours-ci...

—Je ne saurais trop vous féliciter de votre prudence et de votre sagesse. — Attendez les événements.

Malheureusement la prudence et la sagesse admirées par le comte avaient un côté funeste inaperçu de lui.

Elles allaient donner à Maurice le temps d'agir.

Simone causa quelques minutes encore avec l'artiste et avec le Russe, puis elle les quitta pour regagner la rue de la Ville-l'Évêque.

Le distributeur d'imprimés savait où elle allait.

Il la laissa passer sans se déranger cette fois.

—Elle a rendu compte de sa mission, — se dit-il, — et elle rentre... — Nous la pincerons quand bon nous semblera... Attendons l'autre...

En conséquence il continua sa distribution aux passants peu nombreux de la rue Vavin.

Un observateur n'aurait pas manqué de faire cette réflexion :

—Voilà un gaillard qui choisit bien mal les endroits où il répand ses petits papiers !

Une heure s'écoula.

L'homme barbu commençait à trouver le temps singulièrement long.

Enfin le comte Yvan parut.

Aussitôt les prospectus rentrèrent dans la sacoche et l'espion se mit en marche derrière lui.

Le Russe prit la direction de la rue de Rennes, très voisine de la rue Vavin.

Il retournait chez Paul de Gibray.

Le distributeur de prospectus le vit entrer dans la maison du juge d'instruction.

Le concierge qui se trouvait sur le seuil le salua au passage.

—A merveille ! — pensa l'espion. — Le portier l'a salué, donc il le connaît... — Par ce pipelet je vais savoir si le comte Yvan habite la maison, ou s'il vient simplement y voir quelqu'un...

En même temps, un paquet de prospectus à la main, il s'approcha de la porte, et détachant de sa liasse un imprimé il le tendit au concierge en lui disant :

—Prenez-moi ça, mon brave, et lisez ! — C'est le prodige du dix-neuvième siècle ! — Pour vingt-neuf francs dix centimes un costume complet, en vrai drap, coupe des grands tailleurs, indéchirable et indécouvable ! on n'en voit pas la fin... — C'est un cadeau que la maison des Cent mille paletots fait au public.

Le concierge prit le prospectus et se mit à rire.

—Ah ! ah ! — fit-il en riant. — Il est bon, le boniment ! — On les connaît vos costumes complets à vingt-neuf francs dix centimes, indécouvables et indéchirables ! — De la jolie camelotte !

—Dame ! — répliqua le distributeur en riant aussi, — on en a pour son argent. Ce n'est pas aussi cossu que la pelure du jeune homme qui vient d'entrer chez vous et que vous avez salué en passant... — Joliment ficelé, le particulier ! Mais je vous parie un déjeuner que ses frusques coûtent un peu plus de vingt-neuf francs dix centimes.

Ah ! le Russe... — dit le concierge. — Oui, il en a pour pas mal d'argent sur le dos, — il a le moyen de se payer ça...

—Un de vos locataires, bien sûr ?...

—Non... — Il habite ici, mais en passant, chez le propriétaire, M. de Gibray, et ce n'est pas lui qui vous donnera sa pratique... Il se fait habiller chez les tailleurs du grand genre...

—Je regrette quand même de ne lui avoir point glissé un prospectus en douceur, une réclame bien comprise produit son petit effet... — Tenez, mon brave, en voilà pour tous vos locataires...

—Grand merci !...

Le concierge, appelé par sa femme, regagna la loge, et le distributeur d'imprimés s'éloigna en se disant :

—Le comte demeure chez M. de Gibray... — C'est de là que partent les complots contre Maurice... — Bon à savoir... — On avisera...

Tout en monologuant, l'homme descendait la rue de Rennes.

Un fiacre passait à vide.

Il y monta.

—A la course ou à l'heure ? — demanda le cocher.

—A la course.

—Où faut-il vous conduire ?

—A la gare Saint-Lazare.

—Faudra-t-il entrer dans la cour ?

—Non ; vous m'arrêterez au coin de la rue d'Amsterdam.

—Suffit.

A l'endroit indiqué le distributeur quitta la voiture, gravit pédestrement la rue d'Amsterdam, entra chez un marchand de vin et alla droit à un cabinet fermé où se trouvaient attablés deux hommes jouant au piquet.

A côté d'eux se voyait un nombre respectable de bouteilles vides, prouvant de façon indiscutable qu'ils fêtaient le jus de la treille, tout en courtisant la dame de pique.

—Ah ! ah ! — dit l'un des deux hommes, — vous voilà de retour !...

—Oui...

—Vous avez gagné votre pari ?

—Parfaitement. — Je viens donc vous rapporter sa coche, vos prospectus, votre casquette et votre médaille...

—Et les quarante francs que vous m'avez promis ?

—Les voici...

En même temps, Lartigues, — que nos lecteurs ont déjà deviné, — posait deux pièces d'or sur la table.

L'homme empocha les quarante francs.